

Un art loin de la ville

La "conscience rurale" de l'Ontario



Jane Martin, Verandah, huile sur panneau (1978)

De plus en plus nombreux sont les artistes qui cherchent à établir leurs propres réseaux de diffusion. « Artspace », centre artistique autogéré situé à Petersborough, en Ontario, est au Canada la plus importante de ces "galeries parallèles" qui accueillent et diffusent toutes les expériences de création.

« Réflexion sur un sentiment rural » a pour thème l'environnement perçu par des artistes qui travaillent hors des grandes villes. C'est une exposition itinérante, comprenant les œuvres de dix-sept artistes ontariens, conçue et programmée par « Artspace », donc par les artistes eux-mêmes (1). L'exposi-

tion est tout entière figurative, mais elle traduit des tendances diverses : Dennis Tourbin, fasciné par la télévision, peint des mots comme des images à lire; Badonna Zack fabrique une famille de gorets en papier maché; Chris McGee imagine des panneaux-fenêtres avec perspectives en trompe-l'œil; Barbara Astman rassemble, comme dans un album de cartes postales, des photos de vaches au pâturage; Paterson Ewen griffe un panneau de bois des zébrures d'un ciel d'orage.

Si l'on peut regretter l'aspect un peu pédagogique ou philosophique de certaines œuvres (par exemple, la composition avec robot de caoutchouc et combinaison vide ficelée sur un fauteuil de Richard Buff), si l'on peut goûter modérément l'art populaire de

Terry Pfliger, avec ses poules de ciment peint et ses scènes maritimes en boîte, les cotons matelassés de Joyce Wieland sont parfaits, pleins de gaieté, d'humour, de finesse.

David Bierk, directeur d'« Artspace », peint des roches avec un réalisme extrême, scrutant chacun des détails de la texture de la pierre dont il rend les tensions, les lignes de force, les craquements, la profondeur. Sa technique, très soignée, s'apparente à celle des réalistes canadiens des provinces maritimes, mais Bierk est, plus qu'eux, préoccupé par les qualités formelles de ce qu'il peint. Il pousse assez loin dans la direction du formalisme pour que le spectateur aborde comme forme, avant de les percevoir comme sujet, les énormes massifs de pierre fissurés qui sont le sujet de l'œuvre.

Dorothy Caldwell, hantée par des images de fauteuil et de plage, est l'héritière d'un surréalisme heureux où se donne libre cours une fantaisie non dépourvue d'ironie. Les portraits de famille de Jane Martin, sans épaisseur et vivement colorés, manifestent un réalisme psychologique plein d'humour et d'une tendresse sans illusion.

John Boyle, honteux du sort fait aux Indiens par sa race, a peint à la manière indienne un vrai teepee. Est-ce pour marquer une ère nouvelle que, parodiant le « Nu descendant l'escalier » de Marcel Duchamp, d'un cubisme hérétique, il a peint un « Original montant l'escalier », autoportrait où l'on voit, dans un style très réaliste, l'artiste nu escaladant dans l'ombre d'un original les maisons d'une petite ville très ordinaire et très actuelle?

John Boyle était l'ami de Jack Chambers, peintre de qualité, mort prématurément il y a deux ans, à qui l'exposition est dédiée. Trois lithographies de Chambers expriment le recueillement de l'artiste à l'égard des choses et son grand désir de les pénétrer. Le travail de Jack Chambers rend la vie présente dans ses détails familiers, si proches de nous que nous ne les remarquons pas, mais que l'œil attentif du peintre rend à notre conscience (2). ■

1. L'exposition a été présentée au Centre culturel canadien de Paris du 25 janvier au 9 mars dernier.

2. Des œuvres datant des dix dernières années de la vie de Jack Chambers sont présentées au Centre culturel canadien de Paris (5 rue de Constance) jusqu'au 20 avril.